

## **A quelle vérité sur la nature humaine les sciences de gestion peuvent-elles prétendre ? « The nature of man » de Jensen et Meckling, et la philosophie de Charles de Koninck.**

Bernard Guéry<sup>1</sup>

Louis Maringe<sup>2</sup>

### **Introduction**

En 1994, Jensen et Meckling publient un texte intitulé « The nature of man » (1994). Le texte de Jensen et Meckling est ici utilisé comme représentatif d'une tendance en sciences de gestion, et non pour lui-même. Dans cette communication, notre objectif est de mettre en lumière un abus de langage dans l'utilisation de l'expression « nature of man ». En effet, l'accès à la nature humaine suppose une intelligence de ce que la philosophie appelle « la substance ». Or, le recours à la méthodologie du « modèle », qui caractérise la démarche de Jensen et Meckling, ne permet que d'*approcher* la connaissance de la substance, en connaissant les caractéristiques, et en l'occurrence les caractéristiques comportementales. L'enjeu de cette communication est de montrer comment les sciences de gestion, en dépit de leur volonté d'explication totalisante du monde (Rappin 2014), ne peuvent porter d'explication définitive (en tant qu'elle serait fondée sur la définition, qui dit la substance) des phénomènes qu'elles décrivent, car l'être des choses lui échappe. C'est donc une invitation au dialogue vital entre sciences de gestion et philosophie, au nom d'une complémentarité inspirée du principe de NoMa de Gould (Gould 1997), à laquelle invitent nos considérations. Nous présenterons dans un premier temps le texte de Jensen et Meckling, avant de commenter de façon serrée un paragraphe révélateur de l'approche épistémologique des auteurs. Ensuite, nous montrerons, à l'aide d'outils de la logique d'Aristote et de Porphyre, repris par Thomas d'Aquin, pourquoi on peut affirmer que la nature de l'homme reste inaccessible aux sciences de gestion.

### **1. Le texte de Jensen et Meckling**

#### **1.1. Construction du texte de Jensen et Meckling**

Le texte de Jensen et Meckling est construit de la façon suivante : dans un premier temps, ils présentent le modèle qui correspond le mieux, selon eux, à la nature humaine. Ce modèle est le modèle REMM (Resourceful, Evaluative, Maximizing Model). Il repose sur quatre

---

<sup>1</sup> Enseignant-Chercheur, IPC – Facultés Libres de Philosophie et de Psychologie

<sup>2</sup> Etudiant M2 – EM Lyon

postulats : tous les individus ont des préférences, des choses qui importent pour eux (pas forcément l'argent) ; les désirs des chacun sont illimités, l'individu est un maximisateur, il est plein de ressources.

Ensuite, ils montrent en quoi ce modèle REMM a un pouvoir explicatif important. Ce modèle implique qu'il n'y ait pas de besoin, seulement des désirs (nous sommes capables de tout échanger contre tout). Aucun bien ne répond à un besoin, car nous sommes toujours prêt à l'échanger contre autre chose de plus intéressant pour nous.

Dans un second, ils présentent quatre autres modèles.

Le modèle économique, qui n'est qu'une réduction du REMM. Selon ce modèle, la seule chose que l'individu veut maximiser, c'est l'argent.

Le modèle sociologique, selon lequel les individus sont vus comme les produits de leur environnement culturel. Ils ne sont pas plus évaluateurs que des fourmis. Ils sont conventionnels et conformistes. Si ce modèle est populaire, selon Jensen et Meckling, c'est notamment parce qu'il permet de se déresponsabiliser

Le modèle psychologique : l'individu a des besoins, ce qui, pour Jensen et Meckling, est absurde. L'individu de Maslow ne serait pas prêt à perdre de la nourriture pour plus de sécurité, par exemple. Ils affirment que le modèle psychologique nie la substituabilité des biens.

Le modèle politique est aussi une extension de REMM (ou plutôt du REMM réduit qu'est le modèle économique), mais postule que l'individu est maximisateur du bien public, il est un agent parfait (au sens de théorie de l'agence ; il va agir pour le principal sans opportunisme). Attention, ce modèle n'est pas de l'altruisme. Les altruistes n'agissent pas selon le modèle politique. En effet, ils ont leurs préférences. L'agent parfait agit pour le compte du principal au détriment de ses propres préférences. Mère Teresa n'est pas l'agent parfait, car elle ne voudrait pas sauver des baleines. Elle répond donc au modèle du REMM, plus qu'à celui de l'agent parfait. Ce modèle politique répond à la croyance selon laquelle le gouvernement est le « gentil » qui va intervenir pour empêcher les « méchants » (les agents économiques privés) de faire du mal.

Le REMM prend le meilleur de chaque modèle, ce qui en fait, pour Jensen et Meckling, le meilleur modèle.

## **1.2. Commentaire de texte : les présupposés épistémologiques de Jensen et Meckling**

Pour analyser ce que Jensen et Meckling veulent dire quand ils parlent de « nature de l'homme », nous allons analyser de façon détaillée le paragraphe suivant :

*The usefulness of any model of human nature depends on its ability to explain a wide range of social phenomena ; the test of such a model is the degree to which it is consistent with observed human behavior. A model that explains behavior only in one small geographical area, or only for a short period in history, or only for people engaged in certain pursuits, is not very useful. For this reason we must use a limited number of general traits to characterize human behavior. Greater detail limits the explanatory ability of a model because individual people differ so greatly. We want a set of characteristics that captures the essence of human nature, but no more.*

Ce texte nous éclaire sur les sous-entendus de la recherche que mènent Jensen et Meckling sur

la nature humaine.

#### Conventionalisme et vérificationisme

« *The usefulness of any model of human nature...* » : la question que l'on se pose n'est pas celle de la vérité du modèle, mais de son utilité. Ce présupposé ressortit au conventionnalisme dont Poincaré formula les fondements, à partir d'une réflexion sur les géométries non-euclidiennes : « une géométrie ne peut pas être plus vraie qu'une autre ; elle peut seulement être plus commode (Poincaré 1968, pp. 75–76). » Poincaré appliquera à la physique cette théorie. Jensen et Meckling

Vérificationisme : c'est la thèse centrale du positivisme logique du cercle de Vienne : « Un énoncé a une signification cognitive (autrement dit, fait une assertion vraie ou fausse) si et seulement si il n'est pas analytique ou contradictoire et s'il est logiquement déductible d'une classe finie d'énoncés observationnels (Jacob 1980, p. 18). » Autrement dit, c'est sa capacité à être vérifiée qui constitue la vérité d'un énoncé. Pour notre cas, c'est sa capacité à être validée par des expérimentations, et à résister à l'épreuve de la confrontation au réel, qui détermine la vérité d'un modèle de la nature humaine. Les auteurs sont à la recherche d'un « powerfully predictive model (Jensen and Meckling 1994, p. 34) ».

#### Nominalisme

Dans le texte, la nature humaine est entendue comme le plus petit dénominateur commun à toute une classe d'individus. L'humanité, autrement dit la nature humaine, ne signifie pas l'essence dans chaque homme, ce qui en chaque homme lui confère son humanité (autrement dit l'essence de l'homme) mais relève d'avantage d'une nomenclature que l'on pose sur le collectif de tous les individus de la classe, ayant existé ou existant, dans tous les pays et dans toutes les situations.

La conséquence de ce nominalisme est l'obligation de choisir, dans la construction du modèle, où positionner le curseur sur un continuum qui va du modèle très proche de la nature humaine, mais qui rend les calculs plus complexes, ou bien un modèle plus simpliste, mais qui facilite l'utilisation. En d'autres termes, il faut choisir entre la pertinence du modèle et la facilité d'utilisation. A titre d'exemple, on peut citer la théorie de l'agence, qui simplifie à outrance la finalité de l'entreprise pour faire du profit la seule finalité, ce qui permet de faciliter les modélisations mathématiques (Ghoshal 2005). A ce regard, on peut voir la tentative de Jensen et Meckling de répandre le modèle REMM comme une proposition de déplacer le curseur d'un cran vers un modèle moins simpliste et plus complexe. Mais il est à noter que, du fait du nominalisme de la démarche, le modèle qui serait le plus proche de la nature humaine (le plus complexe, et le moins facile d'utilisation) ne dirait pas pour autant la nature humaine, au sens de l'essence, car le nominalisme classe les individus sous un nom commun en fonction de caractéristiques extérieures. Or l'essence d'une chose est l'être de la chose, qui est autre que ses caractéristiques sensibles.

#### Identité entre nature et ensemble de caractéristiques

« *We want a set of characteristics that captures the essence of human nature* » : les auteurs prétendent qu'un ensemble de caractéristiques, une fois décrit, fait apparaître, par le fait même, la nature humaine. Autrement dit, ce que les philosophes appellent la substance, peut se réduire à un ensemble d'accidents. Le « ce que c'est » de l'homme se limite à une liste de caractéristiques sensibles.

#### Identité entre être et agir.

En parlant d'un « *model of human nature* », Jensen et Meckling disent : « *A model that explains behavior* ». Or, la nature de l'homme renvoie à ce qu'est l'homme. On observe au contraire que les caractéristiques qu'ils présentent sont de l'ordre, non de ce qu'est l'homme, mais de ce qu'il fait ; de l'agir, ou du faire, mais non de l'être.

Cette focalisation sur les caractéristiques comportementales au détriment de la nature n'est pas une faille, du point de vue de ce qui importe aux auteurs, c'est une force, pour deux raisons. La première, c'est la finalité du modèle : il ne s'agit pas de connaître la vérité sur l'homme, mais de prédire son comportement. Un modèle définissant ce qu'est l'homme est inutile pour prédire ce qu'il fait. L'oubli de ce qu'est l'homme permet donc de mieux atteindre la finalité du modèle. La deuxième raison pour laquelle la focalisation sur les caractéristiques est une force relève de la scientificité du modèle. En effet, étant donné que « la validation (*test*) d'un tel modèle est son degré de cohérence avec le comportement humain observé (Jensen and Meckling 1994, p. 2) », le modèle doit pouvoir être vérifié, pour que sa scientificité soit éprouvée. Or, un discours sur ce qu'est l'homme ne peut être vérifié. Seul un discours sur ce qu'il fait peut être vérifié, en observant son comportement.

L'entreprise de la définition de la nature humaine de Jensen et Meckling consiste donc en l'établissement d'une liste, aussi complète que possible, mais suffisamment courte pour constituer vraiment le dénominateur commun à tous les hommes, qui permettent d'expliquer, de prévoir le comportement des hommes.

### **1.3. Les conditions pour dire la nature humaine**

L'entreprise de Jensen et Meckling diffère donc d'une définition de la nature humaine. Pour manifester ce point de vue, nous pouvons nous appuyer sur les outils conceptuels de la tradition thomiste.

Tout d'abord, d'un point de vue épistémologique, la condition pour dire quelque chose de la nature humaine est le dépassement du nominalisme. En effet, la nature humaine, autrement dit, l'humanité de l'homme n'est pas un ensemble de caractéristiques extérieures à tous les hommes, mais ce qui en chaque homme fait qu'il est homme. Le propre de cette façon de concevoir cette humanité, est qu'elle rend compte non seulement des hommes (f)actuels, mais aussi des hommes potentiels : ceux qui n'existeront jamais, mais qui pourraient exister.

Deux notions clés permettent de montrer que Jensen et Meckling ne définissent pas la nature humaine : le propre prédicable et l'accident prédicamental.

#### **1.3.1. Le propre prédicable**

Issu de la logique de Porphyre (1981), La notion de « propre » trouve sa place dans une classification de 5 outils logiques appelés les prédicables par la tradition médiévale. Le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident, sont appelés ainsi car ils permettent de prédiquer, c'est à dire quelque chose du sujet.

Dans un discours qui porte sur l'être d'une chose, on trouve trois outils qui permettent de circonscrire l'essence de cette chose, c'est à dire de définir : le genre qui dit de manière confuse l'essence de la chose (pour le triangle, figure géométrique est un genre). Cette confusion est réduite par différence spécifique (qui a trois côté), qui contraint le genre à ne se dire que d'une espèce. L'espèce (triangle) dit distinctement la nature de cette chose. Ces trois prédicables se situent dans la ligne d'un discours qui dit l'essence de la chose. En revanche, le

propre et l'accident se prédisent du sujet, mais sans dire son essence. Par exemple être équilatéral, ou dessiné à la craie sont des accidents, car ils ne disent rien de la nature du triangle. La différence entre le propre et l'accident est importante pour le sujet qui nous occupe. En effet, le propre se dit du sujet en raison de son espèce, tandis que l'accident se dit du sujet en relation à son individualité. Le propre se dira donc de tous les individus de l'espèce. Car c'est en vertu de son appartenance à l'espèce que l'individu possède le propre. Cette qualité du propre s'applique éminemment à ce qu'on appelle le propre parfait (Couillaud 2007, p. 113), qui s'applique omni (à tous les individus), semper (toujours) et soli (seulement aux individus de l'espèce).

La distinction entre propre et accident permet de préciser ce qu'ils veulent dire quand Jensen et Meckling parlent de la nature humaine comme d'un « set of characteristics (1994, p. 2) ». Il ne s'agit pas d'un discours sur l'essence, car le discours porte sur le comportement (l'agir et non pas l'être). Il faut donc exclure qu'il s'agisse du genre, de la différence ou de l'espèce. En revanche, le degré d'universalité du discours sur l'homme se veut coextensif à celui de l'espèce, puisque le but est de rendre compte du comportement de tous (omni) les hommes (le terme « always » (Jensen and Meckling 1994, p. 4) est le signe de cette prétention à la propriété).

Le discours de Jensen et Meckling sur la nature humaine ne porte donc pas sur la nature humaine, mais sur un propre de l'homme.

### **1.3.2. L'accident prédicamental**

Pour aller plus loin, il faut qualifier le contenu de ce discours sur la nature humaine. Pour cela, un autre outil, qui n'adresse pas la relation de prédicabilité mais l'être du sujet est appelé les prédicaments. Il rejoint la notion aristotélicienne de catégorie (Aristote 1994). L'être se divise en dix grands genres, qui, du point de vue logique, sont appelés « Catégories ». La première d'entre elles, la substance, n'existe dans rien d'autre, ni ne se dit de rien d'autre. C'est l'être de la chose qui supporte les accidents, ce qui arrive à la chose. Ces accidents sont la quantité, la qualité, la relation, l'action, la passion, le temps, le lieu, la position, l'avoir. Un discours définitif (qui définit) exprime la substance. Un discours descriptif, au contraire, exprime les accidents.

Dans le texte de Jensen et Meckling, les attributions à l'homme dans leur modèle sont des accidents. Cela se voit quand les caractéristiques du modèle ne portent même pas sur l'individu : « Each individual's wants are unlimited » (Jensen and Meckling 1994, p. 4). Mais même quand les caractéristiques portent sur l'individu, elles désignent des accidents, en l'occurrence des actions : « tout individu tient pour importantes des choses [cares] » (Jensen and Meckling 1994, p. 4) ne dit pas l'être de l'individu, mais ce qu'il fait toujours. Par exemple, « REMM cannot be satiated » (1994, p. 4) ne désigne pas, ce qu'est l'homme, mais ce qu'il peut ou ne peut pas. De même « He or she acts so as to enjoy the highest level of value possible » (1994, p. 4) désigne explicitement une action.

Plus proche de la substance, mais sans être encore un discours sur la substance, on trouve dans le modèle des caractérisations par le prédicament qualité : « each individual is a maximizer » (1994, p. 4) ou bien « the individual is resourceful » (1994, p. 4). La qualité est un accident intrinsèque.

Ce que Jensen et Meckling décrivent comme la nature humaine relève en fait davantage de

caractéristiques accidentelles, même si ces accidents s'appliquent toujours à l'homme. Ils ne disent pas la substance.

#### **1.4. Trois types de critiques de REMM**

On peut donc différencier trois critiques possibles du modèle REMM

La première consisterait à reprocher à Jensen et Meckling de ne pas aller assez loin dans la démarche qu'ils entreprennent. Ils complètent le modèle de l'homo economicus, sans aller assez loin, de telle sorte que le REMM, quoique correspondant davantage à la réalité que l'homo economicus (par l'ajout de caractéristiques qui permettent au modèle d'épouser davantage la complexité de l'être humain), reste trop caricatural par rapport à la nature humaine, plus complexe encore que le modèle REMM veut le croire. La proposition qui en découlerait consiste à proposer d'ajouter d'autres déterminations au modèle, en plus de celles ajoutées par Jensen et Meckling au modèle économique classique. La difficulté sera de dire : où s'arrête-t-on dans la complexification du modèle ? On se trouve devant le choix de placer le curseur sur un segment dont l'une des extrémités représente un modèle simpliste mais d'autant plus facile à utiliser pour des expérimentations (homo economicus), et l'autre un modèle correspondant davantage à la complexité de la réalité, mais d'autant plus difficile à utiliser qu'il fait entrer un nombre important de facteurs dans sa constitution. Le REMM se situe un peu après l'homo economicus dans la complexification.

La deuxième critique se situe sur le même plan que le modèle REMM : il s'agira de nier que les accidents que Jensen et Meckling attribuent à l'homme comme un propre ne sont en fait pas attribuables à l'homme, ou à tous les hommes. Par exemple, on dira que certains hommes seulement, la frange la plus noire de l'humanité, répondent à ce modèle et le vérifient. On cherchera, par des expériences fondées sur la théorie des jeux, à montrer que le modèle n'est pas pertinent, car il ne permet pas de rendre compte de comportements authentiquement altruistes. Cette critique peut avoir une certaine pertinence, quoiqu'elle risque un écueil : prendre l'ensemble de caractéristiques qui aura émergé comme disant la nature humaine. De fait, une étude sur les comportements altruistes qui se fonde sur des expérimentation construites dans le cadre de la théorie des jeux ne dit pas plus sur la nature humaine qu'une étude qui observerait des comportements égoïstes à partir du même type d'expérimentation. Dans les deux cas, on est face à des discours qui disent des caractéristiques accidentelles, non la substance.

Cette deuxième critique de l'homo economicus consiste donc à opposer un modèle à un autre modèle.

Une troisième critique peut se fonder sur l'impossibilité pour l'approche par modèles de donner accès à la nature humaine. Elle ne consiste pas à nier les propriétés attribuées à l'homme (maximisateur, etc), mais à nier qu'elles définissent la nature humaine. Pour reprendre la métaphore du segment entre deux extrêmes, il faut affirmer que même à l'extrémité du segment qui représente le modèle le plus complexe possible, qui voudrait épouser le plus près possible la réalité de la nature humaine, le modèle ne dit toujours pas la nature humaine, tout comme le chiliagone régulier n'est toujours pas un cercle. Multiplions les côtés du chiliagone pour en faire un myriagone, nous n'avons toujours pas de cercle. Le chiliagone régulier est fait de segments, tandis que le cercle est fait de points. De même, la connaissance par modèle donne accès aux accidents, tandis que la nature humaine est portée

par la substance.

### **1.5. Les raisons du saut épistémologique**

De par leur méthode, les sciences de gestion ne peuvent donner accès qu'à des accidents. Or, dire la nature humaine, c'est dire la substance. C'est donc au prix d'un saut épistémologique indu que Jensen et Meckling affirment accéder à la nature humaine. Le discours descriptif (sur les accidents) se donne un statut de discours définitif (sur la substance), transgressant sa propre méthode.

Ce saut épistémologique a pour conséquence un réductionnisme scientifique, qui condamne l'homme à ce que des accidents peuvent dire de lui.

Quant aux raisons de ce saut, elles peuvent se trouver chez le vulgarisateur qui ne s'embarrasse pas de questions de méthode. Mais elles peuvent également être le fait du scientifique lui-même, par oubli de l'abstraction initiale qui permet d'élaborer le modèle. Pour expliciter ce point, on peut recourir au texte de Pareto, au début de son manuel de philosophie politique :

Les sciences qui ne peuvent utiliser que l'observation séparent par abstraction certains phénomènes de certains autres ; les sciences qui peuvent se servir également de l'expérience réalisent matériellement cette abstraction ; mais l'abstraction constitue pour toutes les sciences la condition préliminaire et indispensable de toute recherche (Pareto 1909, p. 17).

Un modèle, une fois construit, est le résultat de cette abstraction. Le réductionnisme du chercheur peut s'inviter s'il prend au pied de la lettre l'abus de langage admis qui consiste à s'exprimer comme si l'abstraction n'en était pas une :

L'abstraction peut revêtir deux formes, qui sont exactement équivalentes. Dans la première on considère un être abstrait qui ne possède que les qualités qu'on veut étudier ; dans la seconde, on considère directement ces propriétés et on les sépare des autres. L'homme réel accomplit des actions économiques, morales, religieuses, esthétiques, etc. On exprime exactement la même idée, qu'on dise : "j'étudie les actions économiques, et je fais abstraction des autres", ou bien : "j'étudie homo oeconomicus, qui n'accomplit que des actions économiques" (Pareto 1909, pp. 17–18).

Le réductionnisme apparaît donc au moment où le chercheur, abusé par le langage, prend pour argent comptant la seconde formulation. Pour lui, la substantification dans le discours (les « actions économiques », accidents, deviennent « homo economicus », substance) finit par équivaloir la substantification dans la réalité.

En synthèse, on peut dire que pour critiquer le modèle de l'homo economicus, on peut rester sur le plan des modèles et dire que ce modèle n'est pas pertinent pour dire la nature. Mais on peut aussi, en s'appuyant sur les considérations épistémologiques précédentes, mettre en lumière que homo economicus, comme les modèles moins simplistes (REMM) ou plus optimistes (l'homme altruiste), est un modèle, et qu'à ce titre il ne permet pas d'accéder à la connaissance de la nature humaine.

### **1.6. L'ichtyologiste et le gestionnaire**

Arthur Eddington proposait pour les sciences physiques la métaphore de l'ichtyologiste que rapporte Merleau-Ponty. Nous proposons de l'appliquer à la nature humaine telle qu'elle est accessible par la méthode suivie par Jensen et Meckling. C'est l'histoire

de l'ichtyologiste qui explore, avec un filet, le fond des océans. Après avoir soigneusement examiné les prises, il formule deux lois générales : 1) Aucune créature marine n'a moins de deux pouces de long ; 2) Toutes les créatures marines ont des branchies. Un spectateur fait des réserves sur cette première généralisation : il se peut, dit-il, qu'il y ait des poissons bien plus petits, que l'ichtyologiste ne peut pas prendre, parce que les mailles de son filet sont trop grandes ; mais l'ichtyologiste répond avec mépris que ce qu'il ne peut pas prendre est, par définition, hors de portée du savoir ichtyologique ; il fait la science de ce qui est saisissable, et c'est vaine métaphysique d'imaginer une science de ce qu'on ne peut pas prendre (Merleau-Ponty 1965, p. 22).

De même que la méthode de l'ichtyologiste ne lui permet pas d'accéder à l'ensemble de ce qui est poisson, car il en reste à ce que sa méthode (son filet) peut saisir, de même, Jensen et Meckling en restent aux accidents, car leur méthode (construction d'un modèle utile et vérifiable) ne leur permet pas d'accéder à la substance.

## **2. Pour un accès à la nature humaine**

Nous n'allons pas proposer une anthropologie alternative complète. Nous ne proposons qu'un point de départ alternatif à celui de l'anthropologie de Jensen et Meckling.

Pour le dire en synthèse, l'anthropologie de Jensen et Meckling est une connaissance qui prend sa source dans une expérience externe. Au contraire, si l'être humain est d'abord un vivant, une autre anthropologie peut partir de l'expérience interne de vivre, d'abord de vivre comme un vivant qui sent, mais aussi comme un vivant qui pense. C'est l'approche que permet Charles de Koninck dont nous inspirons ici.

### **2.1. Charles de Koninck et l'école de Laval**

La pensée de Charles de Koninck (1906-1965) s'inscrit dans la lignée d'une tradition qui se réclame de Thomas d'Aquin (Brungardt 2016, p. 16). Cette tradition fait l'objet d'un renouveau depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (Michel 2010). Ce renouveau prend différentes formes, et l'on pourrait distinguer cinq approches (Feser 2009), comme le thomisme existentialiste (Gilson), le thomisme néo-scolastique (Garrigou-Lagrange), le thomisme de Lublin (Wojtyla), le thomisme transcendantal (Rahner), et l'école de Laval. Koninck peut être considéré, avec Maurice Dionne, comme le fondateur de cette école de Laval au Québec. Elle se caractérise par la place accordée à Aristote dans la pensée de Thomas d'Aquin, le rôle des commentaires des écrits d'Aristote, et le statut philosophique de la pensée de Thomas<sup>3</sup>. Cette école utilise les principes de la pensée de Thomas pour résoudre des problèmes contemporains, en ordonnant les savoirs en fonction de leur objet, pour donner une juste place aux sciences contemporaines. Cette école postule la validité des principes de la philosophie de la nature d'Aristote, sur un autre plan que celui des sciences expérimentales modernes (Ide

---

<sup>3</sup> Sur ce point, l'école de Laval rejoint les travaux de la « River forest School », du nom de ce studium dominicain des environs de Chicago. Cf. (Weisheipl and Studies 1991)



2010). L'école de Laval s'est poursuivie, notamment en France, avec des travaux comme ceux de Simard (1958), Siggen (2005, 2006), Lizotte (2007, 2014), Pelletier (1991).

L'œuvre de Charles de Koninck (2009a, 2012, 2015) est principalement consacrée à la mise en perspective des sciences expérimentales, par rapport à une approche sapientielle fournie par la philosophie de la nature et la métaphysique. Les circonstances l'invitent néanmoins à publier des œuvres de philosophie politique (2010) ou de théologie (1949).

## **2.2. L'expérience subjective comme point de départ d'une connaissance de la nature humaine**

Deux textes de Charles de Koninck peuvent nous éclairer dans notre démarche de fondement d'une connaissance anthropologique. Nous nous proposons d'en faire la synthèse ci-après et d'en tirer quelques principes. Nous ferons ensuite, à l'aide ces principes, une analogie entre la biologie et l'anthropologie pour résoudre la tension qui habite le terme de « nature humaine » dans le texte de Jensen et Meckling.

Dans une conférence intitulée « Le monde sans vie de la biologie » (2009b), Charles de Koninck met en évidence les raisons qui conduisent à l'incapacité de la biologie comme science à définir la vie. Il pointe le paradoxe de l'utilisation du terme « vie » par les biologistes, de la même façon qu'utiliser le terme de « nature humaine » en science de gestion interroge.

La méthode expérimentale, employée par la biologie, est héritée de la méthode physico-mathématique, dont elle cherche à emprunter l'exactitude. Elle est en effet la plus précise des sciences de la nature en raison de sa proximité avec les mathématiques.

Koninck met le doigt sur le poids d'un héritage scientifique issu de la rationalité cartésienne : « Nous fûmes nombreux à avoir été élevés dans cette idée "qu'un atome est une chose beaucoup plus claire qu'une pierre" » (De Koninck 2009b). De cet héritage, la science expérimentale tire quelques principes dont le plus partagé est qu'il faut expliquer ce qui est complexe par ce qui l'est moins. Le poids de la méthode mathématique est évident : de même que pour résoudre une équation très complexe on en séparera les inconnues, de même dans l'étude de la matière (ici de la matière vivante) on cherchera à la diviser<sup>4</sup> pour mieux la comprendre . Cela conduit le biologiste à commencer par observer l'amibe au microscope pour comprendre la vie, plutôt que de partir de ce qui est le plus connu de nous spontanément, le cheval, par exemple.

Cette méthode fait passer à côté de la connaissance de la vie, au même titre que le mécanisme de la montre échappe à la connaissance dans ce texte d'Einstein et Infeld :

« Dans l'effort que nous faisons pour comprendre le monde, nous ressemblons quelque peu à l'homme qui essaie de comprendre le mécanisme d'une montre fermée. Il voit le cadran et les aiguilles en mouvement, il entend le tic-tac, mais il n'a aucun moyen d'ouvrir le boîtier. S'il est ingénieux il pourra se former quelque image du mécanisme, qu'il rendra responsable de tout ce qu'il observe, mais il ne sera jamais sûr que son image

---

<sup>4</sup> René Descartes, *Discours de la méthode*, 2<sup>ème</sup> partie : les règles de la méthode, règle n°2 : « Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais, en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour mieux les résoudre »

soit la seule capable d'expliquer ses observations. Il ne sera jamais en état de comparer son image avec le mécanisme réel, et il ne peut même pas se représenter la possibilité ou la signification d'une telle comparaison (Einstein and Infeld 2015) ».

Cette approche externe à l'objet connaissable, via la mesure, est une méthode puissante pour obtenir les propriétés de la vie, mais échoue à définir celle-ci. De même, la méthode de Jensen et Meckling est puissante pour obtenir les caractéristiques comportementales de l'homme, mais échoue à définir la nature humaine. A cette aporie, Charles de Koninck apporte une solution : pourquoi partir d'un objet qui nous est tout à fait obscur (à savoir l'amibe) pour connaître la vie ? L'expérience d'être en vie nous est beaucoup plus accessible et plus certaine. Ainsi, pour connaître ce qu'est la vie, il convient de partir du plus connu pour aller vers le moins connu.

Tirant parti de cette méthode, Charles de Koninck, dans *L'introduction à l'étude de l'âme* (De Koninck 2009c), laisse de côté la connaissance des propriétés quantitatives du vivant via l'expérimentation, pour s'intéresser à la connaissance de ce qu'est le vivant lui-même via l'expérience d'être en vie. Il montre à nouveau comment la biologie traite le vivant comme inanimé, à cause de son imitation de l'approche physico-mathématique. De plus, elle ne semble pas répondre à cette interrogation sur la distinction entre l'homme et l'automate. En revanche, Koninck relève un fait étonnant. Quand le biologiste cherche à distinguer l'homme du singe (Corner 1944, p. 131), il fait appel à l'expérience interne : nous serions les seuls à nous poser la question de savoir quelle sorte de singe nous sommes. Nous pouvons en tirer deux choses. D'une part, l'organisation du corps n'explique pas l'interrogation de l'homme sur lui-même, d'autre part, l'expérience de cette interrogation est aussi certaine que celle de l'existence du singe.

Ainsi, pour comprendre ce qu'est la vie, Koninck pose un point de départ : la connaissance que nous avons de vivre est d'abord une expérience interne. Toutefois, nous avons aussi des expériences externes. Laquelle doit primer pour être le point de départ de ce qu'est l'homme ? Pour trancher, l'auteur constate : nous avons une expérience interne de notre expérience externe et non l'inverse, ce qui rend première l'expérience interne.

« Les manifestations extérieures de la vie d'autrui ne sont reconnues comme vitales qu'autant que je les vois semblables aux miennes – aux miennes que j'aperçois par cette expérience externe dont j'ai en même temps l'expérience interne. Voilà pourquoi une biologie qui, craignant l'anthropomorphisme, voudrait rendre compte des phénomènes au moyen de l'expérience purement externe, pourrait sans doute progresser sans fin dans l'étude des vivants, mais elle ignorerait le vivant comme tel, et le nom de biologie serait usurpé. »

Mais partir de l'expérience interne, fonder une connaissance sur celle-ci, n'est-ce pas tomber dans l'écueil du subjectivisme ? Il semble que non car cette expérience interne de la vie n'est valable qu'autant que je m'aperçois qu'elle est semblable à celle de l'autre : c'est à dire que j'ai une expérience externe qui vient rendre compte de l'expérience interne d'autrui et ainsi la rendre objective. Mais alors c'est la collection de cas qui assure de l'universalité de la découverte : l'induction. Chacun connaît la faiblesse de l'induction : son incomplétude.

Toutefois il existe deux types d'inductions satisfaisantes pour la science : l'induction complète (celle-là même mentionnée), et l'induction parfaite. La première consiste à expérimenter toutes les instances pour valider une connaissance générale. C'est celle de Jensen et Meckling. L'induction parfaite ne consiste pas en la consultation exhaustive des cas du même genre, mais procède par mode d'échantillonnage, affirmant la représentativité parfaite de ce qu'est l'objet étudié (le vivant chez Koninck, la nature humaine pour nous).

Ainsi il nous est possible de tirer le principe suivant : partir de l'expérience interne de ce qu'est « vivre » semble un point de départ solide et plus légitime que l'expérience externe (en tant que tel).

De manière analogique, les sciences de gestion, dont Jensen et Meckling sont l'exemple, n'abordent l'homme que du point de vue de l'expérience externe, à laquelle ne sont accessibles que les accidents. Ainsi parler de nature humaine est bien inadapté.

Toutefois cela ne signifie pas pour autant que les conclusions de Jensen et Meckling sont invalidées. Koninck ajoute :

« Un tel biologiste serait comparable à l'aveugle-né qui étudierait les couleurs. Celui-ci pourrait sans doute comprendre l'optique qui définit les couleurs par leur angle de réfraction dans un prisme, mais le sensible propre, la couleur qui fait l'objet de la vue, lui serait inconnu. Il connaîtrait un mode quantitatif de la couleur, un sensible commun ; mais la couleur qui fait l'objet propre de la vue n'est pas son mode quantitatif. » (De Koninck 2009c)

De même, Jensen et Meckling disent quelque chose de juste des accidents comportementaux de la nature humaine, mais ignore tout de sa substance. De même qu'un géomètre sait qu'avec une règle il ne pourra jamais représenter un cercle, mais bien un chiliagone, de même les sciences de gestion sont la règle et la philosophie le compas.

Ce que l'on gagne en précision grâce au point de départ externe, on le perd en certitude à cause de la médiatisation du savoir, qui passe par un instrument, un dispositif de mesure (pour notre cas, le modèle et le dispositif d'enquête).

Par conséquent, la méthode de Jensen et Meckling, qui prend comme point de départ l'expérience externe, est très utile pour connaître les accidents comportementaux. Mais seule une approche par l'expérience interne de vivre permet de saisir la nature comme celle d'un vivant.

## **Conclusion**

Notre critique porte donc sur l'incohérence entre l'intention de Jensen et Meckling et le résultat obtenu. Dès lors, il y aurait deux façon d'esquiver notre critique : la première consisterait à chercher à obtenir un résultat correspondant à l'intention. Autrement dit, à chercher à connaître vraiment la nature humaine dans le cadre des sciences de gestion. C'est structurellement impossible, puisque la méthode des sciences de gestion ne permet de connaître que le propre et non l'espèce, comme on l'a dit. La seconde façon d'échapper à l'incohérence consisterait à revoir son intention, et à annoncer un projet de connaissance des caractéristiques comportementales de l'homme. Cette seconde approche est possible. Dans ce

cas, rappelons que notre critique n'invalide pas les conclusions du travail de Jensen et Meckling dans leur ordre propre.

Allons plus loin, l'incohérence que nous reprochons ne nuit en rien à l'efficacité pour les organisation, ni au pouvoir prédictif du modèle.

Notre critique ne débouche donc pas sur une proposition de correction des résultats de Jensen et Meckling. En revanche, nous proposons, si l'on veut avoir une connaissance de la nature humaine, de compléter l'approche de Jensen et Meckling, non pas au sein des sciences de gestion, mais en dehors des sciences de gestion.

Nous pouvons proposer, pour régir la relation entre sciences de gestion et philosophie, dans la connaissance de la nature humaine, suggérer une application similaire à celle que propose Gould, avec son principe du NoMa (Gould 1997)<sup>5</sup>, pour permettre à chaque discipline d'exceller dans son ordre propre.

## Bibliographie

Aristote. (1994). *Catégories*. Paris: Vrin.

Brungardt, J. (2016). *The Primum Mobile in the Thomistic Aristotelianism of Charles De Koninck: On Natural Philosophy as Architectonic* (Thèse de doctorat en philosophie). The catholic university of America, Washington DC.

Corner, G. W. (1944). *Ourselves Unborn, An Embryologist's Essay on Man*. New Haven: Yale University Press.

Couillaud, B. (2007). *Raisonner en vérité*. Paris: F.-X. de Guibert.

De Koninck, C. (1949). *La personne de Marie dans le culte de l'Église et la définibilité de l'Assomption*. Québec, Québec, Canada: Éd. de l'université de Laval.

De Koninck, C. (2009a). *Oeuvres complètes : Philosophie de la nature et des sciences. Tome I, Volume 1*. (Y. Larochelle, Ed.). Québec, Canada: Presses de l'Université Laval, DL 2009.

De Koninck, C. (2009b). Le monde sans vie de la biologie. In *Oeuvres de Charles De Koninck : Philosophie de la nature et des sciences* (Vol. 1, pp. 428–457). Québec: PUL.

De Koninck, C. (2009c). Introduction à l'étude de l'âme. In *Oeuvres de Charles De Koninck : Philosophie de la nature et des sciences* (Vol. 1). Québec: PUL.

De Koninck, C. (2012). *Oeuvres complètes : Philosophie de la nature et des sciences. Tome I, Volume 2*. (Y. É. scientifique Larochelle & B. Échivard, Trans.). Québec, Canada: Presses de l'Université Laval, DL 2012.

De Koninck, C. (2015). *Oeuvres complètes : Le dilemme de la constitution, Tome II, vol. 3*. Québec, Canada: Presses de l'Université de Laval.

De Koninck, C., Luquet, S. M. T., & De Koninck, T. (2010). *La primauté du bien commun*. Quebec City, Canada: Presses de l'Université Laval.

Einstein, A., & Infeld, L. (2015). *L'évolution des idées en physique: des premiers concepts aux théories de la relativité et des quanta*. Paris, France: Flammarion, impr. 2015.

Feser, E. (2009). *Aquinas* (44791st edition.). Oxford: Oneworld Publications.

Ghoshal, S. (2005). Bad Management Theories Are Destroying Good Management Practices. *Academy of Management Learning & Education*, 4(1), 75–91.

doi:10.5465/AMLE.2005.16132558

Gould, S. J. (1997, March). Nonoverlapping magisteria. *Natural History*, p. 16.

---

<sup>5</sup> On peut aussi s'inspirer de la notion de science subalternée, à ne pas confondre avec celle de science subordonnée. Cf. (Couillaud 2007, p. 300)

- Ide, P. (2010). La philosophie de la nature de Charles De Koninck. *Laval théologique et philosophique*, 66(3), 459–501. doi:10.7202/045335ar
- Jacob, P. (1980). *De Vienne à Cambridge : L'héritage du positivisme logique de 1950 à nos jours*. Paris: Gallimard.
- Jensen, M. C., & Meckling, W. H. (1994). The nature of man. *Journal of Applied Corporate Finance*.
- Lizotte, A. (2007). *L'art de la définition*. Paris, France: Parole et silence : Presses universitaires de l'IPC.
- Lizotte, A. (2014). *La personne humaine*. Paris, France: les Presses universitaires de l'IPC.
- Merleau-Ponty, J. (1965). *Philosophie et théorie physique chez Eddington*. Presses Univ. Franche-Comté.
- Michel, F. (2010). *La pensée catholique en Amérique du Nord : réseaux d'intellectuels et échanges culturels entre l'Europe, le Canada et les États-Unis (années 1920-1960)*. Paris: Desclée de Brouwer.
- Pareto, V. (1848-1923) A. du texte. (1909). *Manuel d'économie politique*. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5518153f>. Accessed 1 April 2019
- Pelletier, Y. (1991). *La dialectique aristotélicienne: les principes clés des Topiques*. Montréal, Canada: Bellarmin.
- Poincaré, H. (1968). *La science et l'hypothèse*. Paris: Flammarion.
- Porphyre. (1981). *Isagogè*. Paris: Vrin.
- Rappin, B. (2014). *Théologie de l'organisation*. Paris: Ovidia.
- Siggen, M. (2005). *L'expérience chez Aristote: aux confins des connaissances sensible et intellectuelle en perspective aristotélicienne*. Bern: Peter Lang.
- Siggen, M. (2006). *La Méthode expérimentale selon Aristote: Reconstruction doctrinale de l'épistémologie aristotélicienne*. Paris: Editions L'Harmattan.
- Simard, É. (1958). *La Nature et la portée de la méthode scientifique*. Québec: Les Presses universitaires Laval.
- Weisheipl, J. A., & Studies, P. I. of M. (1991). *Philosophy and the God of Abraham: Essays in Memory of James A. Weisheipl, OP*. Pontifical Institute of Mediaeval Studies.